

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO. (ON INSERERA GRATIS LES AVIS DE MM. LES ABONNÉS.)

Almanach Français.

- Vendredi 26 (1795).— Combat de Malchoussé, par le général Pouget, contre les Piémontais.
 (1799).— Combat de Kerensén, par le général Molitor, contre les Autrichiens.
 (1813).— Combat de Wartembourg, par le maréchal Ney, contre les Russes.

La Louise Marie est attendue au premier jour du Havre

MONTEVIDEO.

25 Septembre 1845.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des calomnies et des infames intrigues de la presse fédérale. Quand on jette les yeux sur les feuilles rosistes, soit du Cerri o, soit de Buenos-Ayres, l'esprit est instinctivement effrayé des menaces terribles, des provocations sanglantes qu'elles vomissent contre les étrangers. Lorsqu'on pense aux cris de mort qui frappent journellement les oreilles des nouvelles générations, l'esprit prévoit les conséquences funestes de semblables incalculations. A Buenos-Ayres et partout où pèse le système fédéral, l'enfant naît avec la haine des étrangers, et son premier cri sera un cri de meurtre; puis avec l'âge, cette haine s'accroîtra, s'enracinera profondément par les exemples journaliers qu'il aura sous les yeux et parce que la première impression bonne ou mauvaise s'efface toujours difficilement.

Maintenant, ne pouvant plus nier la justice des procédés des puissances étrangères, les journaux rosistes ont imaginé un moyen infâme, ils se sont encore lancés dans une voie aussi perfidement mensongère, aussi dénuée de raisons que toutes celles qu'ils ont suivies jusqu'ici. Ils s'efforcent de propager parmi les populations, les calomnies les plus injurieuses sur la médiation pacifique des puissances dans la question de la Plata. Ils excitent les classes peu éclairées à un redoublement de haine injuste contre les étrangers en leur induisant que l'indépendance de la confédération est menacée et que l'asservissement des peuples de la Plata est le but caché de la médiation étrangère. Cette incrimination ridicule et perfide, mais dont le dictateur a calculé tous les résultats, ne peut exciter aucun doute sur les intentions pures et franches des puissances, chez les personnes consciencieuses et instruites des justes réclamations de leurs envoyés.

En effet, on a pu voir que la première de ces réclamations est fondée sur la violation évidente de l'indépendance de la République Orientale; indépendance que Rosas attaque et attaque encore, bien qu'il l'ait formellement reconnue et qu'elle ait été consacrée dans tous les traités. Quel intérêt donc pourrait avoir les puissances médiatrices à réclamer l'indépendance d'un pays dont elles auraient l'intention de s'emparer? ... Toutes les personnes justes et sensées ont dû apprécier en lisant la déclaration de blocus insérée hier dans nos colonnes, la valeur et la justice des nombreux griefs qui ont motivé l'intervention étrangère.

La guerre qui désole actuellement les rives de la

Plata, est non-seulement une violation indigne de tous les traités, mais encore elle menace de trop près les intérêts commerciaux de l'Europe pour qu'elle put rester simple spectatrice de cette lutte sanglante d'où dépendait la vie et la fortune de plusieurs milliers de ses enfants et qui compromettrait gravement l'avenir de ses relations commerciales avec cette partie de l'Amérique. Nous l'avons déjà dit, et nous ne saurions trop le répéter, l'étranger doit se soumettre aux lois du pays où il se trouve, il doit s'abstenir de tout esprit de parti et ne jamais prendre part aux luttes intestines qui, ne le menaçant pas, éclatent dans un pays qui n'est pas le sien. Mais ici de graves motifs ont pour ainsi dire obligé les étrangers à oublier un moment la neutralité que l'on doit, hors ce cas, toujours respecter. Il n'a fallu rien moins que des provocations répétées, des menaces sanglantes adressées aux étrangers, pour que ces hommes inoffensifs et tranquilles concourussent à la défense d'une ville dont un ambitieux méditait la ruine entière.

Nous laisserons de côté, la question de l'humanité, quoique cette question soit la plus intéressante, la plus digne des réclamations faites par les deux puissances, nous passerons sous silence des faits irrécusables qui révoltent l'humanité et la civilisation, nous ne parlerons pas des milliers de victimes innocentes qui ont été scandalueusement égorgées, de ces malheureuses femmes qui ont été fustigées en plein jour sur les places publiques, de ces cris sinistres de sang et de mort vociférés la nuit et le jour par une populace sourdement excitée, de ces spoliations iniques, de ce réseau immense d'actes arbitraires. Non, nous n'en parlerons pas, quoique l'humanité en souffre et que la civilisation en soit effrayée.

Que Rosas en montant au pouvoir, n'eût pensé qu'à l'établissement complet de son système (quel qu'il soit) dans le pays seulement qui l'avait jugé digne de le gouverner; les puissances étrangères ne seraient certainement pas intervenues dans le changement de couleurs ou d'opinions, dans les bonnes ou mauvaises institutions d'un pays qui était indépendant; mais que le dictateur de Buenos-Ayres viole impunément tous les traités, qu'il veuille soumettre les étrangers au joug oppresseur qui pèse sur ses compatriotes, qu'il ne respecte ni la vie ni les propriétés des sujets des autres nations, qu'il veuille étendre sa domination sur tous les pays indépendants, les nations alors ont cru devoir intervenir et faire cesser un état de choses aussi préjudiciable à leurs intérêts qu'aux pays menacés dans leurs droits les plus chers.

Les nations sont trop intéressées au maintien de l'équilibre qu'établit l'indépendance respective de chaque république de la Plata, pour jamais vouloir y porter atteinte ou souffrir qu'une ou plusieurs d'entre elles cherchent à diminuer les droits des autres. La médiation étrangère n'est venue que pour faire de justes réclamations que les feuilles rosistes s'efforceraient en vain de qualifier injustement d'attentatoires à la liberté de la Confédération.

L'indépendance d'un pays libre était menacée, la médiation veut la consolider.

Le commerce étranger était au moment de sa ruine

complète, elle vient exiger la disparition des entraves dont on se plaisait à l'entourer.

La vie de leurs nationaux était en danger, elle accourait la défendre.

Leurs propriétés étaient en proie aux actes les plus arbitraires, elle en demande l'inviolabilité.

Telle est donc l'honorable, la juste, la digne mission que vient accomplir l'intervention étrangère et que la *Gaceta Mercantil* et les autres feuilles rosistes, voudrait, mais en vain, calomnier.

Charles MOUSSEAU.

(Suite et fin de notre article d'avant-hier.)

Aussitôt que nous fûmes arrivés, il partit dans sa pirogue pour remonter la rivière; il ne revint que le lendemain soir, nous raconta que tout le village de Malugo était dans la consternation depuis le combat du 27 novembre, qu'Ussue était encore malade de sa blessure, qui lui avait fait perdre la main droite; qu'enfin il y avait eu tant de tués que morts des suites de leurs blessures, 16 Malais.

Les Malais avaient une telle appréhension d'une nouvelle affaire, qu'ils ont barré la rivière en une foule d'endroits. Notre messenger disait qu'il n'oserait pas la remonter, de peur que les habitants de Malugo, effrayés, ne tirassent sur lui, avant qu'il eût eu le temps de se faire reconnaître, ce qui avait déjà manqué de lui arriver la veille.

Quant à la lettre dont il était porteur, Ussue lui avait dit de nous la rapporter, car il ne la comprenait pas, étant écrite en français. Malgré cette difficulté à laquelle on s'attendait, l'amiral avait ordonné que, dans tous les cas, on l'insérât la lettre aux Malais. C'est pourquoi, le lendemain, le commandant de la *Victorieuse*, dans son canot, escorté de deux embarcations armées, alla accrocher la lettre à un arbre de l'entrée de la rivière. La lettre était dans un petit flacon en verre blanc, soigneusement bouché; une serviette attachée près du flacon servait à attirer les regards en cet endroit.

On remonta une cinquantaine de pas dans la rivière; on y trouva le premier barrage et on ne chercha pas à le franchir.

La *Victorieuse* revint le lendemain à Malmassi, et de là toute la division partit pour Soulou. M. de Lagrené, notre ambassadeur, était à bord de la *Cléopâtre*, et il s'est constamment mêlé de tout ce que l'amiral a fait de diplomatie avec les chefs des diverses tribus de Basilane, qui est une propriété du sultan de Soulou.

Soulou est le point où l'on vient vendre la plupart des esclaves faits par les pirates malais; il en venait chaque jour une dizaine à bord de chacun de nos navires. Plusieurs d'entre eux cherchaient à y rester pour de là être conduits dans des pays où il n'y a pas d'esclavage. Mais comme nous étions en négociations avec le sultan, on se refusa à leur désir, dans la crainte de compliquer les affaires par les réclamations des propriétaires. On promit seulement que la veille du départ, on recevrait à bord tous les esclaves qui se présenteraient. Le jour du départ devait être indiqué par un pavillon qu'on leur fit voir. Malgré cette assurance, un

d'eux se rendit un soir à bord de la *Victorieuse*, suppliant qu'on ne le renvoyât pas, parce que, disait-il, comme il s'était échappé, on lui couperait la tête. On se prit de compassion pour le pauvre diable. Le commandant de la *Victorieuse* vint trouver l'amiral pour lui expliquer l'affaire de ce malheureux et lui demander la permission de le garder. L'amiral fit venir l'homme et le garda à bord de la frégate. Le lendemain, bien que nous dussions rester encore quelques jours, le pavillon convenu fut arboré par le bateau à vapeur, qui était plus près de terre que les autres navires. Dix-huit esclaves vinrent se réfugier à bord des bâtiments. On prit seulement la précaution de ne pas les laisser monter sur le pont pendant le jour, pour qu'ils ne fussent pas vus par les Malais qui venaient vendre à bord des volailles, des légumes, etc.

Outre ces dix-huit esclaves, nous rendimes la liberté au moyen de rachat, à deux jeunes frères de Manille, qui avaient été pris sur un petit navire où il y avait une vingtaine de personnes, et qui avait été attaqué par environ 400 malais, répartis sur huit pirogues. Ces vingt hommes s'étaient défendus pendant deux jours et deux nuits; mais, ils avaient fini par succomber sous le nombre.

On racheta ces deux frères au moyen de 1,500 \$, produit d'une souscription faite à bord de la division française.

L'aîné de ces deux jeunes gens servait au sultan de Soulou à interpréter les lettres de l'amiral qui étaient en espagnol. Il nous apprit sur quoi roulaient les négociations.

L'amiral proposait d'acheter l'île de Basilane 100,000 \$ payables en dix ans; le sultan avait d'abord voulu accepter, mais les autres chefs du pays lui avaient fait des représentations et lui avaient surtout fait craindre qu'après Basilane, nous ne voulussions prendre Soulou. Suivant eux, ils n'étaient donc pas prudents de nous donner un pied dans leurs îles. Après une foule de conférences, les négociations ont, à ce qu'on assure, été remises au 6 mai.

Pendant une de ces conférences l'ambassadeur et l'amiral ont couru un grand danger. Au milieu de la discussion des affaires, le banc sur lequel était assis un grand nombre de chefs du pays vint à casser; il s'en suivit un grand tumulte dans la salle des délibérations, et comme une grande foule entourait la salle, cette foule crut que le bruit provenait de ce que le sultan était attaqué par les Français. Si les principaux chefs malais n'avaient pu apaiser le peuple, il est probable que l'amiral et l'ambassadeur eussent été victimes de ces sauvages.

Durant notre séjour à Soulou nous avons vu arriver la corvette anglaise le *Samarang* qui a fait aussi une expédition contre les Malais sur la côte de Bornéo pour les punir d'avoir attaqué une de ses embarcations qui faisait des reconnaissances hydrographiques. (Constitutionnel.)

NOUVELLES DU SOIR.

M. le contre-amiral Lainé est arrivé aujourd'hui à bord du "Pandour" venant de la Colonia.

Depuis hier soir cinq hommes du camp ennemi se sont présentés à notre ligne, ce sont 2 soldats du bataillon Rincon 1 de l'escorte de Restauradores et 2 Italiens qui sont parvenus à tromper la vigilance dont on les entourait.

Le vaisseau anglais "Resistencia" venant d'Angleterre, et ayant à son bord un régiment, le 42me de hussards, est arrivé aujourd'hui dans notre port.



et

MOUVEMENT DU PORT.

ARRIVAGES.

Entrées du 24.

Rio-Grande, le 21 du courant, brick américain Cumberland, de 182 tx., capit. Hudley, avec bétail.

Havre, 15 juillet, barque française Joseph, de 206 tx., capit. Nazaran, à Duplessis, avec 46 ballots effets, 71000 briques, 20 paniers champagne, 24 caisses liqueur, 40 moyos sel, 1 bque. id. et 10 id. pierre à fusil.

Rio-Grande, en 4 jours, goelette sarde Rosa de 68 tx., avec 15 passagers, dont 10 appartiennent à la division Flores. 40 pipes café, 14 arobes graisse, 27 porc, 2 veaux, 1800 langues seches, 6 sacs haricots, 296 caisses savon, 12 tierçons mate 10 arobes viande seche, 5 paniers lard, 3 barils id.

Rio Grande, en 8 jours, brick goelette brésilien Flores, à Figueiras, avec 600 tçons, mate, 65 sacs pommes de terre, 15 caisses tabac à priser, 5500 buches, 155 sacs manioc. 20 pieces bois.

Memel, en 75 jours, brick danois Jupiter, avec bois de construction.

Angleterre et Rio-Janeiro, vaisseau anglais Resistence, avec un régiment anglais.

Le brick anglais Chifatan, de la cote d'Afrique.



VENTE A L'ENCHERE.

[Remate.]

PAR RAPHAEL ROANO:

Chez lui, rue de las Piedras, n. 70.

Aujourd'hui, vendredi, à 11 heures, on vendra une partie de meubles nouvellement arrivés.

AVIS DU CAPITAINE DU PORT.

Un abus general s'est introduit dans la vente des navires, et dans le changement des pavillons étrangers en orientaux. Il faut que cet abus disparaisse afin que les ordonnances sur ces cas, ne soient point frustrées.

Conséquemment les intéressés sont prevenus que le bureau n'acceptera aucun document sur la vente en nationalisation quelconque de navires, sans une autorisation préalable du capitaine du port, afin que ce dernier puisse faire ce qui est prescrit par les ordonnances maritimes et par les résolutions de l'autorité. Sans cette formalité, les intéressés ne pourront prendre le permis respectif au bureau du timbre.

Ste Catherine, en 12 jours, brick sarde Fortuna, à ordre.

Buenos-Aires, brick de guerre brésilien Capiribi et une goelette de la même nation.

De la rivière, diverses embarcations avec passagers.

AVIS DIVERS.

A VEDRE.

Les personnes qui voudraient acheter l'ouvrage complet des *Mystères de Paris*, pourront s'adresser chez Laguardère, relieur, rue de Solis, ou au bureau du "Patriote."

AGENCE GENERALE D'AFFAIRES.

On desire acheter un petit terrain, situé pres de la ville. On offre de payer au comptant.

La personne qui en aurait un à vendre, peut s'adresser au bureau de l'agence, et porter le titre de propriétaire.

AU BARATILLO.

Graisse de porc, à 2 reaux la livre, 4 piastres 400 reis l'arrobe, rue du 25 août n. 169

Le sieur Férrier, cuisinier à bord de la frégate française l'AFRICAIN, avant son départ pour France qui doit s'effectuer incessamment, désire pour sa satisfaction et pour celle de ses amis, donner connaissance qu'il n'a été consigné à bord de ladite frégate que par suite de la demande de son débarquement et non pour cause d'avoir abusé ni trompé la confiance, ni avoir manqué de probité envers M. l'amiral Lainé qu'il avait l'honneur de servir.

AVIS:

On prévient les personnes qui auraient des comptes avec le sieur Claude Roy, bijoutier, lequel a disparu de cette ville, qu'ils aient à se présenter chez François Roustan, nommé par M. le chancelier, gerant le consul general de France, pour liquider les affaires dudit sieur Roy.

S'adresser rue du Cerro, n° 171, pres la place de la Police.

Une nourrice jeune et saine venant de perdre son nouveau-né, désirerait se placer. S'adresser, rue de la Convention, n° 41.

La belle collection de portraits du colonel, de la légion française, récemment venue de France, se vend au bénéfice de l'hôpital français :

A la chapellerie de M. Vaillant, rue des Trente-Trois n° 88.

Et chez M. Monetou, peintre, rue Ituzaingo lequel se charge de l'encadrement à des prix très modérés.

A LOUER:

Une esquine à l'angle des rues de Colon et de Buenos-Ayres. S'adresser rue de Colon n° 180 où il y a plusieurs pièces à louer pour hommes seuls.

Le Propriétaire-Gérant, Jh. REYNAUD:

Imprimerie du PATRIOTE FRANCAIS.